

# Le grand corps sans âme

Il y avait une fois un soldat qui revenait de guerre, son sabre sous le bras.

Il revenait, retournait chez sa mère – elle était veuve, la pauvre bonne femme, elle n'avait que ce garçon; elle vivait de sa seule quenouille et d'un pré vert où elle tenait deux biquettes.

« Savoir si seulement elle est toujours en vie? se disait-il en faisant route. Comme elle doit m'attendre... Voilà sept ans que je suis parti, mon baluchon au bout de mon bâton... »

En ce temps-là, c'est sept ans qu'on faisait. Ces sept ans, cependant, tout ce ramas d'années, avaient passé, en service et en guerre, en tours de garde et en batailles : l'heure avait fini par sonner où le soldat avait eu son congé. Alors, tendant la guêtre, tout net et leste sous l'habit militaire, il avait repris par bout le chemin du village.

Mais il n'y était pas encore.

Le sang vif, il allait, allait de côté en côté, et se sentait bien clair d'idées. Il faisait chaud et le soleil luisait partout, sur ce pays de roche et de bruyère. Les herbes de senteur brûlaient comme du baume. Passait parfois l'ombre d'un grand oiseau.

Se présenta pourtant un bois fort caverneux.

« Eh bien, puisqu'il est là, me faut le traverser! J'en ai traversé plus d'un autre. »

Il remonte son sabre sous son bras, un sabre qui était large de trois doigts, et qui coupait comme un rasoir; et il n'avait pas envie ce jour-là, il n'avait vraiment pas envie d'avoir peur de quoi que ce fût.

La Ramée donc allait, – on l'appelait la Ramée, ce soldat, – allait, allait toujours.

Cependant lorsqu'il fut au milieu de ces chênes, de ces rocs et de ces broussailles, il entendit s'élever un grand mugissement. Cela grondait comme un tonnerre des airs,



roulait, montait, s'enflait, faisait danser la feuille et cliqueter tout le pays.

S'il n'eut pas peur, alors, le garçon la Ramée, c'est qu'il le voulut bien.

« Quelle bête y a-t-il, derrière ces masses de pierres, ces touffes d'arbres, et quelle colère en sa peau, pour la faire grommeler de cette façon-là? Allons toujours. En allant, on va voir. »

Il continua donc d'avancer. Toujours dans ces foisons de rochers et de chênes, le chemin s'étranglait comme en un défilé, puis débouchait dans une place d'herbe sèche. Et là, au beau matin gisait un bourriquet.

Alors la Ramée vit le mystère : ce cadavre d'âne faisait une dispute entre trois bêtes. Car il y avait trois bêtes : un lion, un pigeon, une fourmi. Le pigeon, la fourmi reprochaient vertement au lion qu'il mangeait tout, ce dévorant, qu'il ne leur en laissait point...

La Ramée regardait leur noise. Et comment passer au travers? Et fallait cependant passer. Mais il ne pouvait pas y aller comme une boule à travers un jeu de quilles...

Là-dessus, le lion l'avisa.

« Homme, tu tombes bien. Je ne peux même plus donner un coup de dent! Ces deux-là se gendarment. Les voilà après moi, protestant que je mange tout. Homme qui portes sabre, fais-nous notre partage, oui, de ta lame, coupe l'âne en trois parts. »

« Dans quelle affaire me suis-je mis, se dit la Ramée... Enfin, j'y suis, en plein milieu, comme au milieu de ce grand bois. Pensons-y bien : contenter le lion, contenter les trois bêtes. Bien tout voir, et faire la justice. »

Il considère l'âne, et les trois compagnons, pense un peu aux choses, tire son sabre.

« Je commence par toi, pauvre fourmi, par te faire ta part. Je coupe la tête, et tiens, je te la donne. Tu auras là comme un château. Tu entres par le nez, et tu sors par l'oreille; tu reviens par les dents, tu passes par la gorge : cette tête te fait

ton manger pour longtemps et ton logis ensuite pour la morte-saison.

— Ha, dit la fourmi, que je suis contente! Tu as si bien su me faire la part qu'il me fallait!

— A toi, pauvre pigeon, à ton tour, à présent. A toi, qui n'as que ton petit bec rose, je te donne la ventraillle.

— Ha, dit le pigeonneau, que tu m'as contenté! Moi qui n'ai ni dents ni mandibules, je ne savais à quoi me prendre, avec mon bec. Et grâce à toi j'aurai pourtant ma part à moi du bourriquet. »

Alors la Ramée se tourna vers le lion et lui dit :

« A toi, pauvre lion, je te donne les quatre montants. Tu as, toi, de fameuses mâchoires, toi, tu peux t'attraper au gros de la carcasse et faire grand'chère dessus!

— Ha, me voilà content, dit le lion, grognant de satisfaction. Au moins, je puis y aller à belles dents, et à cœur joie. Oui, j'en ai mon content, autant et plus que les deux autres ensemble! La bonne idée que j'ai eue de t'appeler pour faire le partage! »

Ma foi, la Ramée les laisse là tous trois s'escrimer chacun sur sa part. Il rengaine son sabre, le reprend sous le bras, passe sans bruit et, redoublant le pas, continue son chemin.

« Savoir si tu finis par rejoindre ta mère! Après ces sept années où en est-elle, la pauvre bonne femme? »

Il n'était pas à cent pas de là, sous tous ces chênes, qu'il s'entend rappeler, — et de quel coup de gueule! « C'est le lion. Té, le dévorant a déjà avalé sa part, il va te demander de lui servir de dessert. Prendre ta course? En quatre bonds, il te rattrape... Te cacher? Il te flaire, te tombe sur le râble... »

La Ramée se gratte la tête et revient sur ses pas. Au tournant, il voit les trois bêtes qui arrivaient à son devant.

« Nous autres trois, lui dirent-elles, avons été trop malhonnêtes de ne pas seulement te dire notre merci! Toi et ton sabre avez su si bien vous y prendre pour nous rendre contents. Que te donner? Nous n'avons pas grand'chose; du moins nous allons te laisser un petit souvenir chacun, en récompense. »

Et la fourmi lui vient, première :

« Voilà une de mes petites pattes. Si jamais en ta vie, dans les hasards du sort, il est besoin que tu te tournes en fourmi, tu n'as qu'à dire :

*Par la vertu de ma jambillette,  
Qu'en fourmi je me voie tourné,  
La plus vive et la plus petite qu'il y eut jamais!*

Vient ensuite le pigeon :

« Voilà une de mes plumettes. Si jamais en ta vie, dans les hasards du sort, il est besoin que tu te tournes en pigeon, tu n'as qu'à dire :

*Par la vertu de ma plumette,  
Qu'en pigeon je me voie tourné,  
Le plus vif et le mieux volant qu'il y eut jamais!*

Et vient enfin le lion :

« Voilà une de mes crinettes. Si jamais en ta vie, dans les hasards du sort, il est besoin que tu te tournes en lion, tu n'as qu'à dire :

*Par la vertu de ma crinette,  
Qu'en lion je me voie tourné,  
Le plus vif et le plus puissant qu'il y eut jamais!*

La Ramée remercie, prend avec bien du soin les trois rogatons, creuse de son couteau une boîte dans un tronçon de branche, les y serre, serre la boîte dans son gousset. Pour y croire, il n'y croyait guère. Mais c'était une civilité que ces bêtes lui avaient faite : il ne fallait pas laisser tomber par terre leur honnête cadeau.

Il allait, il allait, il avançait le pas, comme un cheval qui sent l'étable. Et ainsi, sur le soir, à la lune levante, il arriva à son village.

Au passage, il vit bien, proche de la fontaine, une troupe de femmes qui semblaient en grande émotion... Il devait y avoir, pour faire marcher les langues, quelque affaire de conséquence. Accourait une femme, encore, une autre femme; et les questions volaient, et les propos couraient. La Ramée

essaya, mais comme à la volée, de se mettre au fil de leurs dires : il n'y comprit à peu près rien. Lui tardait d'être chez sa mère. Il passa la fontaine, et le lavoir, et le gros orme : en trois pas sur la place verte il vit leur pauvre maisonnette si décrépite, bonnes gens, qu'elle commençait de tomber. Poussa la porte qui grinça... Alors, du fond où elle était assise, devant son feu de deux tisons, la mère cria :

« Qu'est-ce que c'est ?

— Pauvre mère, c'est moi ; oui, c'est votre garçon qui revient de la guerre.

— Pauvre petit, tu n'es pas mort ! »

Elle se leva sur ses deux pieds, laissant du coup choir à terre les herbes qu'elle épluchait devant le feu. Et elle ne savait que dire ni que faire tant elle était contente.

Quand ils se furent bien embrassés, réembrassés, ils se contèrent un peu, tout de bric et de broc, ce qu'en ces sept années ils avaient fait l'un l'autre, si loin, si séparés.

Et puis, ils regardaient le feu. La mère enfin hocha la tête et fila un soupir.

« Pauvre petit, je suis si aise de te voir, de t'avoir là... Mais tu arrives pour trouver le pays dans la consternation. Depuis que tu es parti, sais-tu la chose ? Un certain être, chaque année, vient nous chercher une de nos filles. Et demain, c'est le tour de la fille du roi. Oui, à elle à être enlevée, une fille jolie de tout en tout, la meilleure qui soit sous la roue du soleil ! Le roi, la reine, tu peux te les figurer : ployés en deux, ravagés par l'ennui ! »

Elle explique la chose : comment ce certain homme se présentait, se faisait amener la plus belle des filles, l'épousait, l'emportait, pour revenir, du reste, l'année suivante s'en faire livrer une autre.

Le garçon l'écoutait, une main sur son sabre. Peu à peu, la colère, la fierté, la hardiesse, lui sortaient par les yeux.

« Mais, pauvre mère, comment laisse-t-on faire cet homme que vous dites ? Comment le laisse-t-on nous emporter nos filles ? Ne se trouve donc pas un vaillant pour l'attaquer à la pointe de l'épée, et si celui-là meurt, qu'un autre le remplace, ou alors il n'y a plus de garçons au pays ?

— Pauvre petit, si tu savais, personne n'y peut rien !

— Pourquoi cela ?

— Personne! La troupe du roi s'y est mise et elle n'a rien pu. Toi, tu l'attaques, tu le perces de ton sabre : rien de fait! Il ne peut mourir.

— Comment, il ne peut pas mourir?

— Hé, mon pauvre petit, c'est le grand Corps-sans-Ame! Un corps qui n'a pas d'âme, comprends-tu bien? Imagines-tu ce que c'est, un homme qui n'a pas d'âme? Rien que ce corps qui se déchaîne et va toujours, ha, qu'y peut-on? Ni la troupe du roi, ni personne en ce monde ne saurait l'empêcher : il fait main basse sur nos filles et rit de nous à son plaisir.

— Que je suis revenu au pays pour voir ça... Ha, si Dieu veut...

— Quoi, mon pauvre petit? »

Le garçon regardait danser les flammes. Tout à coup lui revint l'idée de ces trois rogatons, — fourmi, pigeon, lion, — qu'il avait dans sa boîte.

*Par la vertu de ma jambillette,  
Qu'en fourmi je me voie tourné...*

Il se prit à y croire quelque peu davantage, parce que jambillette, et plumette et crinette tombaient bien, en telle occasion. S'aider de leurs vertus pour délivrer cette si belle fille... Il fallait, il fallait! Et ne se pouvait pas qu'il eut ainsi au cœur ce désir de la délivrer, sans avoir la force de le faire.

Il restait sans parler, mais les yeux lui brillaient si fort, et il avait un air si résolu que sa bonne femme de mère ne s'y trompait pas trop.

« Dis, mon pauvre petit, quelle idée as-tu prise, sur le grand Corps-sans-Ame?

— Écoutez, pauvre mère, je ne sais ce que je pourrai. Mais vous m'avez conté que ce grand Corps-sans-Ame se fait marier à l'église avec chacune de celles qu'il enlève, et qu'il leur dit là, à l'autel, dans quel pays il va les emmener... Si j'arrivais à entendre, à savoir...

— Pauvre petit, comment veux-tu?

— Il faut pourtant que quelqu'un la délivre, cette fille du roi! »

Il demeurait dans ses pensers, les yeux sur le feu de sa

mère, comme quand il était gamin, attendant que la pomme fût cuite qu'il avait mise sous la cendre.

Elle, la pauvre, elle le contemplait revenu de la guerre et elle se disait que lui, lui, son garçon, un tel vaillant, il était capable de faire ce que la troupe même du roi n'avait pu faire.

Cependant les femmes de la fontaine l'avaient bien remarqué, lorsqu'il avait passé, ce beau soldat, son sabre sous le bras. Elles l'avaient suivi de l'œil. Elles l'avaient vu entrer chez la vieille de la maisonnette. Elles avaient pensé que ce pouvait être son fils qui revenait de guerre. Cette arrivée, dans l'attente où l'on était du Corps-sans-Ame, c'était pour les agiter un peu plus. Tout en curiosité, tout en mouvement, elles poussent jusque chez la vieille : une, puis une autre, sous ombre de demander des braises pour rallumer leur feu; ou s'il n'y aurait pas une poule qui voudrait couver; ou simplement entrant en voisine...

Bien sûr la vieille leur dit que ce militaire-là, hé, c'était son garçon, que c'était lui qui venait de rentrer. Elle leur en dit même un peu plus long. — Quand une femme a quelque chose qui lui occupe la tête, force est bien qu'elle en parle. — Elles se mettent en pelotons dans les coins, par cinq ou six. Commencent des messes basses qui n'en finissent plus, sur ce soldat la Ramée qui revient de la guerre, sur ce qu'il a chanté à sa mère tantôt, sur ce qu'il pourrait faire contre le Corps-sans-Ame.

Avant la nuit il y en eut au moins une, cuisinière ou vieille nourrice de la demoiselle, pour porter la nouvelle aux oreilles du roi.

Le roi ne savait plus à quel saint se vouer. Mais tout roi qu'il était, comme n'importe quel humain, prêt à se raccrocher à la moindre espérance! Aussitôt, et sans balancer, il déclare qu'il donnera la moitié du royaume, voire sa fille en mariage, à celui qui la reprendra au Corps-sans-Ame, qui la tirera de ses mains. Vite, vite, qu'on lui envoie ce la Ramée!

Mais la Ramée ne songeait plus qu'au lendemain, à la venue du loup-garou, et qu'il voulait être tout frais pour cette affaire. Dans son lit retrouvé, il dormait déjà à plein somme. Quoi qu'on pût dire de la part du roi, la bonne femme de mère ne réveilla pas la Ramée.

Dès le matin, les choses se présentèrent comme chacune

de ces fois, les sept années d'avant. Du côté du levant, d'où avant la Saint-Jean arrivent les orages, on vit monter de gros châteaux noirs. Qui s'enflaient, qui grondaient. Tout d'un coup, quand ils furent au-dessus du pays, entassés les uns sur les autres, le Corps-sans-Ame en dévala. – Il débarquait toujours de la nuée, apparaissant par tempête et par foudre. – Il vint querir la fille du roi. Et il fallait la lui donner!

Le roi chuchotait, s'agitait, s'enquérait de droite et de gauche, faisait parler aux femmes, en grand'hâte, mais en secret, réclamait la Ramée.

La Ramée n'avait point paru.

Le Corps-sans-Ame prit la fille du roi par sa main blanche – la pauvre, en sa main gauche, son bouquet de noces tremblait, – puis, comme il avait fait déjà pour les six filles, il emmena la malheureuse droit à l'église.

Tout était préparé pour les belles épousailles. Non pas aux cris de joie, aux chansons, aux vivats, cloches battant et trompettes sonnant : ce n'étaient que larmes de pitié le long des rues, gens qui pleuraient et qui guettaient de loin, ou qui n'osaient souffler, la main devant la bouche. La Ramée avait laissé, pendu au croc, son habit militaire; il se coulait au milieu de la foule. Et il cherchait à approcher des mariés, – ils étaient dans l'église, assis devant l'autel.

« Il te faudrait savoir ce qu'il va lui dire, à présent. Ne se peut pas qu'il ne lui dise en quel pays il compte l'emmener et comme elle doit se comporter pour ce voyage. » Alors, songeant à la jambillette de la fourmi :

*Par la vertu de ma jambillette,  
Qu'en fourmi je me voie tourné,  
La plus vive et la plus petite qu'il y eut jamais!*

Fut dit, fut fait. Dans l'instant, le voilà changé en fourmi. Il se faufile entre les bottes, les escarpins. Par la traîne, par la robe et par la collette, il arrive près de l'oreille de la demoiselle. Vers elle justement se penchait le Corps-sans-Ame. Et la Ramée, sous forme de fourmi, l'entendit qui disait : « Pas de peine à prendre pour vous : je vous expédie par les airs au pays où j'ai expédié les six autres avant vous. »

La cérémonie faite, on sortit de l'église. La fille du roi, comme avaient fait les autres se mit à embrasser son père,

sa mère, tout son monde. Redoublement de larmes et de lamentations. Sanglots d'adieux, chuchotis de terreur. Arrivait la minute de ce départ sans rémission, et le roi tout défait passait les yeux sur l'assistance.

« Mais où est-il, ce la Ramée qui devait délivrer ma fille? La mienne aussi prend le chemin des autres, et pas plus que les autres on ne la sauvera! »

Tout roi qu'il était, cependant, il ne le disait pas trop haut. La Ramée l'entendait de son oreille fine. Et la Ramée ne faisait cas de rien. « Mon moment n'est pas arrivé. Pour moissonner, il faut attendre le temps de la moisson. »

Vint la dernière des dernières embrassades, et une encore par-dessus. Le Corps-sans-Ame approche de sa femme nouvelle. Il lui envoie, sans plus, une claque en bas du dos, comme d'un coup de raquette on envoie une balle. Et parce qu'il était corps sans âme, et ne connaissait pas sa force, ce fut assez : il l'expédie à la volée dans les nuages. Lui, alors, prend même chemin, et tous les deux dans l'instant disparaissent.

La Ramée, sur ses gardes, a sur-le-champ recours à sa plumette.

*Par la vertu de ma plumette,  
Qu'en pigeon je me voie tourné,  
Le plus vif et le mieux volant qu'il y eut jamais!*

Le voilà en pigeon, lancé à tire-d'aile, dardé comme la flèche, par les nues, par les airs.

Des temps et des temps a volé à la suite de la demoiselle et du grand Corps-sans-Ame.

Là où ils sont allés, c'était haut, c'était loin. Plus haut, plus loin que les nuages. Un pays cependant qui n'était pas trop différent de notre vieux pays d'herbe verte et de vaches. Le Corps-sans-Ame a déposé sa femme devant un terrible château. Tout à l'entour, rien que grilles de fer : grilles devant les ponts, grilles devant les portes. Dès qu'ils descendent dans la cour, toutes ces grilles se ferment en claquant.

La Ramée qui s'était posé dans la fougère, aussitôt de pigeon se refait la Ramée. Il considère d'un peu loin le château où la fille du roi venait d'être amenée par le grand

Corps-sans-Ame. Puis il fait un tour dans l'endroit, va prendre langue à un village qui se trouvait par là, derrière. Se voyait une métairie fort proche même du château.

« Si je savais m'y faire admettre, se dit la Ramée, je ne logerais pas bien loin de ce satané Corps-sans-Ame. »

Il n'avait pas du sang de limace, celui-là. Sitôt une chose entrevue, sitôt cette chose entreprise. Il va parler au métayer, montre ses bras et dit ce qu'il sait faire. Le métayer l'engage comme valet; le voilà dans la métairie.

Quand vint le soir, la journée faite et la soupe mangée, ne se tint pas en repos pour autant.

« Comment que ce soit fait, il faut que tu entres dans le château. Et il faut que tu parles à la fille du roi. Et il faut qu'on arrive à savoir où gîte l'âme de cet homme! »

Il se tourne derechef en fourmi. Les grilles du coup ne l'arrêtaien guère. Ni les portes, serrures et verrous.

Il entre dans le château. Il passe de corridor en corridor, de chambre en chambre. Il voit dans ces chambres les six filles que le grand Corps-sans-Ame était venu chercher avant la fille du roi. Plus de servantes, plus de valets pour elles. Sers-toi si tu veux! Et leur ménage allait comme il pouvait, dans les araignées, dans la cendre. — Car le grand Corps-sans-Ame ne gardait qu'une année celle qu'il épousait. Au bout de l'année, répudiée! Fidélité n'était pour lui qu'un mot. Rien ne le tenait: ni parole donnée ni anneau d'or reçu. Tout changeait avec la saison, comme l'humeur varie avec les quartiers de la lune. Et quand l'année tournait, lui tournait prendre femme.

La fille du roi étant celle du moment, il l'avait mise en sa plus belle chambre. Autour d'elle, tout ce qui se pouvait souhaiter de miroirs, de dorures, de lustres à pendeloques.

« La Ramée, comment feras-tu? Il faut te faire reconnaître pour ce soldat dont les femmes du pays ont parlé à la demoiselle. Le Corps-sans-Ame est certainement là... Il faut, pourtant. Même si tu cours grand risque de la vie, c'est forcé que tu reprennes maintenant figure d'homme. »

Le souper venait de finir. Le Corps-sans-Ame était là, en effet, comme un sac de farine, au fond de son fauteuil : repu, ronflant, assommé de vins et de viandes. Mais on ne pouvait

pas songer à assommer cet autre tout de bon. Comment lui faire rendre l'âme, puisque son âme n'était pas là?

La Ramée voit les choses : il saisit son moment, il entre. Et il se fait connaître à la fille du roi, lui parle du pays, lui dit qu'il s'est juré de la ramener à son père, — il ne s'agissait pas de trop se perdre dans les circonstances. A tout instant le Corps-sans-Ame pouvait ouvrir l'œil. Et alors...

Mais la Ramée avait pour lui son regard de franchise, sa mine de droiture. En quatre mots sur le pays, il sut se faire entendre par la fille du roi. Et puis elle a senti en ce garçon un si grand feu de dévouement....

Il lui a dit qu'il la tirerait de la contrainte, qu'il la ramènerait au château de son père. A elle seulement de faire révéler au Corps-sans-Ame ce qu'il avait fait de son âme, et où il la tenait enfermée.

C'était le malaisé. Car ce secret, il ne l'avait jamais révélé. Jamais! à aucune de ses six femmes, malgré instances et prières.

« Tâchez de savoir, demoiselle! Pour votre délivrance, je vous ferai tout le service que je pourrai. »

La fille du roi n'a pas pris la voie de la ruse et de la cajolerie, comme les autres filles. Elle a parlé fièrement, en personne qu'on a contrainte, mais qui ne se laisse pas lier par la contrainte.

« Après tout, a fait le Corps-sans-Ame, pourquoi ne le dirais-je pas? Je ne vois pas ce que j'aurais à craindre. D'abord en ce château dont vous ne sortirez jamais plus, à qui le répéteriez-vous? Ensuite, qui, l'ayant appris de vous, pourrait-il, là où elle est, aller quérir mon âme? Ha, celle-là, mon âme, cet embarras des hommes, j'ai su m'en décharger! Je l'ai fait par magie... »

Arrivé là, il balança un peu. Mais ayant bu d'un trait un verre de ratafia, en ricanant, et comme par bravade, il déclara que personne ne saurait le tuer sans avoir ramené son âme à l'entrée de son corps; que bien malin serait qui s'en emparerait. Qu'il l'avait en effet enfoncée par magie et toujours plus profond, d'entrailles en entrailles de bêtes.

« De sorte qu'elle est dans un œuf, qui est au ventre d'un pigeon, qui est lui-même au ventre l'un lion, le plus puissant de tous les lions; et ce lion a son gîte au fond de la forêt

qu'on voit d'ici se vallonner entre les deux montagnes. » La forêt, le lion, le pigeon, tout cela! Comment mettre la main sur l'œuf? Et l'ayant, il faudrait venir le lui casser sur le front même. Sinon, il n'y aurait rien jamais pour faire mourir le Corps-sans-Ame...

« Non, dit la fille du roi à la Ramée, quand elle put lui parler; il n'y a pas d'espérance, et je ne reverrai jamais notre pays.

— J'espérerai tant que je tiendrai sur mes deux pieds, dit la Ramée. Demoiselle, je ne veux rien promettre. Il y a hasard que je ne vienne plus. Souvenez-vous du moins du soldat votre serviteur, et croyez qu'il a fait ce qui se pouvait faire. »

La forêt du lion s'enfonçait entre les montagnes, derrière le village. On la nommait le bois des Quatre-Vents. Elle fourmillait de gros lions, gros, gros à mort, rugissants et prêts à bondir sur tout humain ou tout bétail qui passerait à portée de la griffe. — Il ne faut pas demander si la proie était vite abattue, égorgée : tout en craquait.

Les gens ne cessaient de se plaindre. Ces bêtes féroces enlevaient les moutons, dévoraient même les vaches. C'était une calamité. Les soirs, à l'auberge du lieu, les hommes se disaient assez les uns aux autres qu'ils iraient, qu'ils descendraient tous à la forêt des Quatre-Vents. Mais ils disaient cela au fond du cabaret, la main autour de la chopine. Au matin, sortant sur leur porte, jamais ces hommes ne trouvaient jour à partir pour la chasse.

Il y eut bien une pauvre fois qu'ils décrochèrent les fusils, enfilèrent le chemin, — mais pour un jour, ils crurent faire assez d'aller jusqu'en vue de la lisière.

A midi, à la métairie, et le soir à l'auberge, la Ramée leur parla.

« Nous y allons, nous déplantons quelque peu de ces lions. Le voulez-vous, vous autres? Tenez, demain, ce serait un bon jour. Vous venez avec vos fusils, et nous nous mettons au travail; capon qui s'en dédie, nous y allons demain! »

Il se gardait de dire ce qu'il avait en tête: tuer le lion le plus gros de tous. Ce n'était même qu'à celui-là qu'il en voulait. Mais il n'allait pas le chanter. Le grand Corps-sans-Ame, au château, aurait pu le savoir; et il aurait dressé l'oreille.

La Ramée fait porter bouteille, il échauffe ces hommes, il tire d'eux promesse qu'ils vont venir à la battue, dès le soleil levant.

A la pointe du jour, il passe dans les fermes, les réveille, les rassemble. Fusils au poing, il les fait tous marcher sur la forêt.

Mais à mesure qu'ils en approchent, ils avancent d'un pas moins vif. Quelque chose les gêne un peu aux entournures. Il fait trop chaud, ou trop frisquet, et à la fin, ils n'avancent plus du tout.

C'est aussi que là-bas, derrière rochers, broussailles et ramures, les lions rôdant de place en place grondent comme un tonnerre. Ils n'étaient pas encore à cent pas des lisières, les hommes du pays, quand ils s'arrêtèrent tout net.

« Vous autres, dit la Ramée, je sais que vous n'avez pas peur. Cependant, n'est-ce pas? vous aimerez autant m'attendre ici. Eh bien, attendez-moi. Je m'en vais faire un tour dans la forêt des Quatre-Vents. »

Aller seul affronter ces lions! Mais la veille, il avait dit d'un élan à cette belle demoiselle : « Vous aurez un soldat à votre commandement, tant que Dieu me donnera vie. » Il irait donc au bois, il irait, il ferait.

Il avait cru que les hommes du pays l'amèneraient un peu avant sous le couvert. Et là, si près des fusils, mais sans être à la vue, derrière les feuillages, il se serait changé en lion. Il ne fallait plus y songer. Il dut entrer dans le bois sans fusil, — gare à ces rugissants! — sans fusil, et sous forme d'homme. Eh bien, puisque Dieu veut... Il se sentait aussi ferme qu'un roc.

Il passe la lisière, se glisse derrière des broussailles.

*Par la vertu de ma crinette,  
Qu'en lion je me voie tourné,  
Le plus vif et le plus puissant qu'il y eut jamais!*

Il était temps. Les lions arrivaient à la file, plus grondants les uns que les autres.

Mais plus il en venait, mieux il les recevait. Quels tonnerres et quels coups en foudre. La bataille, toutes griffes sorties et toutes dents dehors, le grand carnage à dépêche-compagnon.

Tout tremblait, tout dansait, tout volait dans le bois. Lui, tourné en lion, il n'était que furie. Les survenants – et il s'en présentait toujours, – il les mettait en sang, il les mettait en pièces : queues, crinières, cailloux, crins et bruyères tourbillonnaient dans l'air...

A la fin, cependant, il n'y eut plus de lions. Et lui qui les avait dépêchés, il était là au milieu du massacre, fumant comme toute une lessive...

Il attendit encore un moment, se disant : « J'ai fini : je peux redevenir la Ramée, maintenant... »

Puis tout à coup il s'avisa d'une chose : les lions qu'il avait mis à mort étaient de la même taille. Il n'y avait pas de plus gros. Le plus gros, celui du pigeon, celui de l'œuf, était encore à tuer. Rien n'est fait tant qu'il reste à faire.

Alors, il donna quelque peu de jeu à sa membrure, respira deux ou trois bons coups, s'essuya à ces grandes bruyères, puis, sa résolution prise, il s'enfonça au cœur de la forêt.

De rocher en rocher, il quêtait, et de chêne en chêne. Tout à coup, il a vu la bête se lever d'entre les buissons. Ha, ce lion-là ! hérissé, formidable, énorme. Des pattes plus larges que pelle de boulanger, le mufle plus large que four en flammes... Et ces yeux qui flambaient comme tisons d'enfer. Quand la Ramée a vu cette terrible gueule se présenter au-dessus des broussailles...

Il était bien un peu las de sa chasse ; et il comprenait là que la bataille dont il sortait n'était que peu de chose au regard de celle où il fallait entrer. Mais tout le carnage de lions, à quoi lui servait-il dans l'affaire qu'il avait avec le Corps-sans-Ame ? S'il ne faisait un sort à celui-là, à ce lion du pigeon, il n'y avait rien de fait.

Sa vaillance, d'un coup, lui revint, et une nouvelle furie.

Mais quel combat, plus fauve et plus féroce qu'avec tous les lions de tantôt. Ces hommes du pays qui écoutaient, là-bas, à cent pas de la lisière, n'y tinrent pas longtemps. Jetèrent leurs fusils au fossé, prirent leurs jambes à leur cou, détalèrent jusqu'au village.

Puis, soudainement, la Ramée s'aperçut que l'énorme bête se renversait, les quatre pattes en l'air.... Ce lion, roi des lions, venait de mourir...

Mais lui, il lui semblait n'en valoir guère mieux.

Il s'allongea, là, au soleil, à côté de cet autre. Il n'osait pas encore reprendre sa forme d'homme. Il n'osait même pas penser que ce pouvait être enfin fini.

Puis il s'est décidé à se refaire la Ramée. Et tirant son couteau, d'un coup du haut en bas, a décousu le ventre du lion.

Dans cette fatigue qui lui rompait le corps et lui vidait la tête, il n'avait pas pensé à ce qui arriverait. La carcasse s'ouvrit, le lion se partageant, et du milieu de son coffre, un pigeon s'évadant partit à tire-d'aile.

Si la Ramée avait tardé un quart d'instant, dans sa surprise, c'en était fait. Mais il y avait en lui l'idée qu'il ne pouvait pas vivre tant que tout n'était fait, l'affaire réglée avec le Corps-sans-Ame. Cette idée l'a dressé, tout échiné, tout effaré qu'il fût, l'a jeté de l'avant.

*Par la vertu de ma plumette,  
Qu'en pigeon je me voie tourné,  
Le plus vif et le mieux volant qu'il y eut jamais!*

Et de fendre les airs, de filer, de filer; et de se darder droit sur l'autre, au loin de tout ce moutonnement du bois, dans les espaces, en ces distances d'horizon où s'enfonce et se perd le monde.

Ha, s'il fallut voler, voler, voler, et n'avoir plus que la poursuite en tête, n'être plus que poursuite, sans lâcher, des temps et des temps : braqué sur ce pigeon au-dessus des forêts, des pays, des déserts, l'approchant, l'approchant encore, et toujours davantage.

Mais la mer aussi approchait, et le rejoindrait-il avant? L'autre atteignait la mer...

A l'instant même où ce pigeon se pose sur un navire, à la pomme du mât, la Ramée cependant lui tombe droit dessus! Comme le milan eût pu faire, l'oiseau des poules, il le lie, le retourne, l'éventre, de ce ventre lui tire l'œuf où gîtait l'âme, l'âme du Corps-sans-Ame...

Comment il fit, comment il s'y prit, la Ramée ne le sut jamais. Vint pourtant le moment où après tant de peines il tint cet œuf au creux du poing.

C'est qu'il se vit plutôt embarrassé, alors...

Jusqu'à l'heure où il pourrait approcher du Corps-sans-Ame en son château, cet œuf qu'il ne voulait pas lâcher, il avait donc à le garder sur soi sans le casser. S'il l'avait cassé, l'âme du Corps-sans-Ame serait partie à la venvole. Et nul espoir de l'expédier dans l'autre monde. Sans recours, cette fois, c'aurait été le Corps-sans-Ame : l'homme tout à son corps, qui ne peut plus être un homme sauvé...

Après chasse, bataille et poursuite, le pauvre la Ramée n'avait plus guère envie de remuer pied ni patte. Il lui fallut pourtant rentrer, portant cet œuf en son giron. Rentrer et finir sa journée, heureux s'il n'avait qu'à pousser la charrue derrière les bœufs, si ce n'était pas la faux à lancer, relancer dans l'épaisseur du foin. Car il y avait cet œuf : il avait peur de tout pour cet œuf de pigeon, pas plus gros qu'une noix : au champ, d'un coup de queue du bœuf, sur le chemin d'un coup de corne de la chèvre... Plus que les moissonneurs un soir de la moisson, il guettait ce soir-là le baisser du soleil. « Va, soleil, va, couche-toi ! »

Enfin, enfin, il le vit se coucher. C'allait être le moment de gagner le château, d'affronter ce grand Corps-sans-Ame...

La Ramée mangea la soupe, s'épousseta, partit. Les grilles, il les passait par la vertu de la jambillette, personne ne pouvait le voir.

Mais vint la terrible minute, où n'aurait pas fallut être manchot ! Il paraît devant le Corps-sans-Ame. Plus prompt que l'éclair, avant que l'autre ait pu demander ni qui ni quoi, en plein front, il lui casse l'œuf.

Le Corps-sans-Ame, piquant du nez, fait une espèce de petit salut : et son âme, aussitôt, va voir à l'autre monde.

Il était mort pour ne plus revenir.

Il partit sec, le malheureux, malgré l'œuf de pigeon qui lui coulait du front. C'est-à-dire que de tant de femmes aucune ne le pleura. Les jours avaient été trop noirs, pour elles toutes, durs et mal faits, sous la contrainte.

Mais la fille du roi, comme elle recommençait à vivre ! Elle ne savait pas ce qui lui arrivait. Plus qu'une délivrance. Un mouvement d'admiration pour la Ramée, d'admiration, de gratitude. Le cœur lui devenait tout clair.

« Ha, si nous pouvions être au jardin de mon père. Mais

comment repartir, et comment redescendre? La Ramée, m'emmènerez-vous? »

Peut-être cependant n'avait-elle pas tellement peur qu'il repartît sans elle. Elle le savait bien, qu'il ne l'abandonnerait pas. De fait, il aurait pu s'envoler en pigeon; mais partir seul, l'idée ne lui en vint même point.

« Rien ne nous tient dans ce château, dit-il. Nous allons voir à vite regagner le pays. Et il y a les six autres à ramener, encore. »

Ensemble, ils sont allés querir cette demi-douzaine de femmes au Corps-sans-Ame.

Ma foi, quand il les eut dans la cour, voyant ces boules de nuées qui s'amassaient, noir sur noir, ramas sur ramas, la Ramée fit comme il avait vu faire au loup-garou... La claque au bon endroit : partez pour les nuages!

Et de partir, et de voler, et d'aller atterrir là-bas, au milieu du pays, juste au jardin du roi. Toutes ces filles enlevées, celle du roi la dernière, et lui, la Ramée, pour finir.

Ils y furent le même soir. Lui et la demoiselle se tenant par la main, ils arrivèrent au château comme des prétendus qui s'en reviennent avant la nuit de faire un tour au bois-bocage. Mais il n'y eut pas de nuit, cette fois, au pays, tant de tous les côtés montèrent les feux de joie. Les pères et mères de ces filles, le roi, la reine tout premiers, et tout le monde, tout le monde...

On dansait en criant, on criait en dansant; on apportait d'autres fagots, d'autres genièvres. Si joyeux du retour, si délivrés du Corps-sans-Ame! Et les flammes sur toutes les places repartaient à cent pieds en l'air...

Au matin même, on fit les noces, mais il fallut d'abord qu'à sa bonne femme de mère la Ramée contât les misères qu'il avait eues pour délivrer ces filles. Elle était si aise et si fière que quand le roi lui a promis de relever sa maisonnette, elle ne l'a même pas entendu.

Ils allèrent tous ensemble aux noces, et firent tous si belle provision d'espoir et de gaîté, qu'ils en ont eu pour tout le reste de leur âge.